La Question De La Religion Dans *Candide* De Voltaire Contribution A La Compréhension De La Vision Religieuse Des Lumières

The Question of Religion in Vision Voltaire's *Candide* Contribution to Understanding the Enlightenment's Religious

Dr. Wissem Kadri

University of Sfax

Tunisia

kadri_wissem@yahoo.fr

La Question De La Religion Dans *Candide* De Voltaire Contribution A La Compréhension De La Vision Religieuse Des Lumières

Dr. Wissem Kadri

Résumé:

Dans cet article littéraire intitulé: «**La question de la religion dans *Candide* de Voltaire: Contribution à la compréhension de la vision religieuse des Lumières»**, on se penche sur l'étude de la thématique de la religion dans Candide *ou l'Optimisme* de voltaire, de son vrai nom *François-Marie Arouet.* On commence par montrer la diversité des références religieuses où Voltaire situe explicitement les personnages de ce conte ; à savoir les trois religions «révélées»: le Christianisme, l'Islam et le Judaïsme. Ensuite, par le déploiement des ressources rhétoriques et stylistiques qu'offrent la satire et l'ironie voltairiennes, on aborde l'intérêt accordé à la critique de l'institution religieuse du dix-huitième siècle; symbole incontestable de l'hypocrisie, l'intolérance et l'abus du pouvoir. Enfin, on s'exprime sur l'idéal religieux de Voltaire qui se traduit par un déisme tolérant et une conception laïque d'une société libérée des rites dogmatiques et des idées métaphysiques et théologiques obscurantistes. Une telle analyse de *Candide* nous conduira finalement à rapprocher le point de vue de Voltaire sur la religion à ceux des autres philosophes des Lumières dont les pensées éclairées constitueront les ferments de la Révolution française et de la modernité sociopolitique de la France et du monde occidental en général.

Mots-clés: Religion – Dogmatisme - Critique – Déisme - Tolérance – Lumières.

Abstract:

In this literary article titled: **"The Question of Religion in Voltaire's *Candide*: Contribution to Understanding the Enlightenment's Religious Vision"**, the focus is on the study of the theme of religion in Voltaire's *Candide*, or Optimism, whose real name is François-Marie Arouet. The article begins by highlighting the diversity of religious references in which Voltaire places the characters of this tale, specifically the three "revealed" religions: Christianity, Islam, and Judaism. Next, by deploying rhetorical and stylistic resources, such as Voltaire's satire and irony, the author critiques the 18th-century religious institution, depicting it as an undeniable symbol of hypocrisy, intolerance, and abuse of power. Finally, the article discusses Voltaire's religious ideal, expressed through a tolerant deism and a secular vision of society, free from dogmatic rituals and metaphysical and theological obscurantism. Such an analysis of *Candide* will ultimately lead to a comparison between Voltaire's perspective on religion and that of other Enlightenment philosophers, whose ideas became driving forces behind the French Revolution and the sociopolitical modernity of France and the Western world.

Key-words: Religion – Dogmatism— Critique – Deism -Tolerance - Enlightenment.

1. Introduction:

Au dix-huitième siècle, comparée à celles des siècles précédents ; la situation religieuse en France et dans l'Europe entière devient plus critique, aggravant un climat d'intolérance nettement affirmé. En effet, détenant un pouvoir de plus en plus accru et s'appuyant sur des textes sacrés, l'institution religieuse joue désormais un rôle hégémonique voire néfaste vu qu'elle suscite le plus souvent des controverses et des débats pernicieux ; générateurs de fanatisme et de conflits permanents. C'est dans ce contexte que Voltaire, à l'exemple de plusieurs esprits éclairés du siècle des Lumières, s'insurge contre une institution dogmatique et inquisitoire qui prend le pas sur la foi authentique et la bonne morale.

Dans la plupart de ses œuvres; pièces de théâtre, lettres, pamphlets, traités philosophiques, romans et contes, Voltaire entreprend une critique acerbe contre l'institution religieuse, permettant par conséquent, de définir les axes de sa pensée religieuse en général. D'ailleurs, on s'accorde généralement à voir en lui un déiste qui ne remet pas en cause l'existence de Dieu dont il a besoin pour expliquer le fonctionnement de l'univers et pour se rassurer de la bonne morale des hommes. Mais, pour lui, cette existence ne justifie pas pour autant celle des religions dites « révélées » plus dangereuses qu'utiles**,** qu'il condamne sans cesse en moyennant toutes les ressources de la critique.

Or si Les multiples aspects d'une aussi vaste critique abondent notamment dans des œuvres comme les *Lettres philosophiques* (1734), *Essai sur les mœurs* (1756) et *Traité sur la tolérance* (1763), ils ne sont pas moins présents dans son conte philosophique *Candide ou l'optimisme* publié en 1759. Or même si l'objet premier de Voltaire n'y est pas certainement la perspective religieuse, une première lecture révèle aisément la permanence du thème de la religion dans la plupart des chapitres.

Dès lors, notre étude de cette œuvre visera à mettre en lumière les mêmes élans et les mêmes critiques d'une situation religieuse qu'il a dénoncée avec ferveur dans ses autres écritures. Dans l'analyse de l'environnement religieux décrit par Voltaire dans ce conte, notre travail portera particulièrement sur la réponse à trois questions fondamentales qui retracent les différentes articulations de la pensée religieuse de ce philosophe.

Dans le traitement du thème de la religion, Voltaire a-t-il privilégié une croyance particulière ou a-t-il insisté sur la diversité ? Comment a-t-il dévoilé les tares de l'institution religieuse et les vices des hommes qui ont choisi de se mettre à son service ? S'agit-il *dans Candide ou*

l'optimisme de faire tout simplement le constat négatif des maux qui découlaient de la multiplicité des croyances, ou d'y apporter des solutions ?

Seule un examen de l'œuvre replacée dans son contexte historique et intellectuel permet d'aborder ces questions avec l'espoir de retrouver quelques éléments de réponse.

2. Le catalogue des croyants et des croyances dans Candide:

Le débat sur la religion dans *Candide* porte sur une vision multiple des catégories de croyants et de croyances. Tout au long du récit, la plupart des personnages sont amenés à appartenir à l'une des trois religions « révélées ». En effet, qu'ils soient chrétiens, musulmans ou juifs, ces personnages donnent à voir que Voltaire ne privilégiait pas une croyance particulière, mais, qu'il insistait sur la diversité. Ils lui fournissent également le prétexte d'aborder les différents aspects religieux des fidèles dans une perspective référentielle bien précise.

2-1- Le christianisme : une variété de sectes et d'ordres religieux:

La religion dominante dans *Candide* est incontestablement le christianisme**,** vu le grand nombre d'hommes d'Église qui, à des titres divers ; Pape, prélats, prêtres, moines et abbés constituent une hiérarchie ecclésiastique complexe. En outre, les institutions religieuses, les controverses théologiques et les faits historiques qui caractérisaient le monde chrétien de l'époque de Voltaire, y étaient omniprésents à travers les différents épisodes.

Toutefois, Voltaire met moins l'accent sur les chrétiens en général que sur la multiplicité des sectes et des ordres qui rassemblaient de nombreux adeptes au sein-même de cette religion. Or, cette diversité l'incite à ne pas porter le même jugement sur les différentes orientations spirituelles. Les jésuites et les jansénistes font particulièrement l'objet d'une vive réprobation alors que les anabaptistes proches des déistes, et peut-être aussi les manichéens sont présentés en une image nettement plus favorable.

En fait, les jésuites[1] que Voltaire nous présente dans le chapitre XIV, se comportaient en véritables tyrans. Riches et puissants, ils jouissaient avec exubérance de l'appui du pouvoir

1- Les jésuites ; d'après Le Grand Robert : « Membres de l'ordre religieux appelé Compagnie ou Société de Jésus, fondé en 1534 par Ignace de Loyola ». L'infiltration des jésuites dans la politique, leur conflit avec les parlementaires gallicans, la haine des jansénistes et les combats menés contre eux par les Encyclopédistes contribuent à leur expulsion de France en 1759.

politique, en exploitant la misère du peuple paraguayen qu'ils gouvernaient depuis plus d'un siècle. Le refrain des Oreillons qui criaient au chapitre XVI : *«[…] c'est un jésuite, c'est un jésuite ! Nous serons vengés, et nous ferons bonne chère ; mangeons du jésuite, mangeons du jésuite!»*[1] ; devient le témoignage de l'hostilité voltairienne à l'égard de la compagnie de Jésus.

La critique de l'ordre des jésuites s'exprime aussi à travers le portrait du baron jésuite de Thunder-ten-tronckh, frère de Cunégonde. Son itinéraire personnel est l'occasion de mettre en cause, mais indirectement, les méthodes des jésuites. A la fin du roman, il sera exclu du paradis terrestre pour être renvoyé aux galères: *«[…] on eut le plaisir d'attraper un jésuite et de punir l'orgueil d'un baron allemand»*[2].

Cependant, les nombreuses critiques adressées aux jésuites ne signifient pas que Voltaire défend leurs adversaires traditionnels les jansénistes[3]. Dans *Candide*, ceux-ci sont moins largement mis en scène, mais l'épisode du *« billet payable au porteur dans l'autre monde »*[4], se réfère réellement à une mesure offensive prise contre eux. Entre 1750 et 1760, le clergé exigeait des billets de confession pour accorder les derniers sacrements aux mourants suspectés d'avoir adopté le jansénisme. Cet épisode fait allusion aux jansénistes en évoquant les arrestations d'étrangers opérées systématiquement après l'attentat manqué de Damiens contre le roi Louis XV que le conteur présente comme un gueux : *«[…] c'est parce qu'un gueux du pays d'Atrébatie a entendu dire des sottises [les jansénistes ont été accusés durant le procès] : cela seul lui a fait commettre un parricide»*[5].

Par ailleurs, si Voltaire exprime son improbation à l'égard des jésuites et des jansénistes, il dévoile en contre partie une sympathie plus ou moins accordée aux anabaptistes[6]. L'exemple de l'anabaptiste Jacques est, à ce titre très, significatif. En effet, à l'encontre des autres fidèles,

1- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, chapitre XVI, p.72
2- Ibid. Chapitre XXX, p.154
3- Les jansénistes ; d'après Le Grand Robert : Partisans de la doctrine du jansénisme. Le jansénisme : doctrine de Jansénius sur la grâce et la prédestination. Selon le jansénisme, la grâce du salut n'est accordée qu'aux seuls élus.
4- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, chapitre XXII, p.105
5- Ibid. p.118
6- Anabaptistes ; d'après le Grand Robert : Membres d'une secte protestante qui n'admet pas la validité du baptême des enfants et soumet ses adeptes à un second baptême à l'âge de raison.

Voltaire présente un chrétien moins dépendant des règles strictes de la théologie: *«Jacques ne se préoccupait pas d'une fidélité théorique ou d'un dogme aveugle, mais à chaque fois, il mettait en pratique un idéal chrétien de charité et de bonté»*[1]. C'est ce qui est mis en exergue quand Il a recueilli Pangloss et l'a fait soigner à ses dépens, et lorsqu'il est venu au secours du matelot qui, lui, ne faisait rien pour l'aider. Tous les attributs qui qualifient l'anabaptiste Jacques lui confèrent un portrait *élogieux*: *«[…] c'est un bon anabaptiste… d'une extrême générosité»*[2], *«charitable»*[3] et *«bon»*[4]; et à sa mort, Candide s'est exclamé: *«O mon cher anabaptiste! Le meilleur des hommes!»*[5].

De même, Voltaire affiche une attitude plus respectueuse à l'égard des manichéens[6] auxquels il fait allusion à travers le personnage de Martin au vingtième chapitre du conte. Par son expérience lucide et son analyse critique et rationnelle de la réalité, ce personnage s'impose comme un adepte du manichéisme contredisant l'optimisme de Pangloss. Martin prend d'ailleurs la relève à Pangloss auprès de Candide en lui imposant son esprit critique et son engouement pour les débats d'idées.

2-2- Islam et Judaïsme : autres références religieuses de Voltaire:

La vision religieuse de Voltaire n'aurait pu être enrichie s'il avait négligé les autres religions «révélées». Ce connaisseur de croyants et de croyances se tourne également du côté de l'islam et du judaïsme faisant ainsi un catalogue plus ou moins achevé de l'univers religieux qui se dégage dans *Candide.*

D'une part, le monde musulman est évoqué à travers le récit de voyage des chapitres XI et XII du conte qui raconte l'enlèvement de la fille du Pape Urbain X par des corsaires barbaresques. La princesse est amenée d'abord au Maroc, puis de marchand d'esclaves en

1- Michel Charpentier et Jeanne Charpentier, Candide Voltaire, Editions Fernand Nathan, 1989, p. 20

2- Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, chapitre III, p. 15

3- Ibid. Chapitre IV, p.20

4- Ibid. Chapitre VII, p.31

5- Ibid. Chapitre VI, p. 28

6- Manichéens ; d'après Le Grand Robert : Personnes qui professent la doctrine de Mani, le manichéisme. Le manichéisme : Religion syncrétiste du Persan Mani (IIIe s.) alliant des éléments du christianisme, du bouddhisme et du parsisme, et pour laquelle le bien et le mal sont deux principes fondamentaux égaux et antagonistes. Le manichéisme fut condamné comme hérésie par l'Église chrétienne.

marchand d'esclaves, elle entreprend une longue traversée d'Alger à Tunis, à Tripoli, à Alexandrie, à Smyrne jusqu'à Constantinople.

C'est dans l'univers oriental de cette ville turque que Voltaire tourne ses regards ironiques du côté de l'islam. L'image qu'il en donne est assez caricaturale. Le représentant de cette religion; *«un imam très pieux et très charitable»*[1], fait preuve de cruauté et de sadisme quand il incite les soldats à ne pas tuer les femmes mais à leur couper *« seulement une fesse»*[2] afin de conserver une réserve *« de très bonne chère»*[3].

De plus, la vision de Voltaire à l'égard de la loi islamique devient plus comique quand il inspire à Pangloss, retrouvé dans une mosquée, l'idée d'offrir à *« une jeune dévote très jolie »*[4] une fleur qui finalement emmena le philosophe amoureux aux galères après avoir été jugé coupable par le Cadi.

D'autre part, l'image donnée aux juifs n'est pas aussi moins sombre. L'auteur de *Candide* les envisage uniquement du côté mercantile et spéculateur ; étiquettes auxquelles ils sont associés traditionnellement. En effet, Voltaire met en lumière ce caractère stéréotypé à travers le personnage du banquier juif portugais; Don Issachar *«qui trafiquait en Hollande et en Portugal, et qui aimait passionnément les femmes»*[5]. Ce juif a acheté les faveurs de Cunégonde auprès du Grand Inquisiteur et se voyait contraint de conclure un curieux marché. Tué par Candide, il fut jeté après sa mort *«à la voirie»*[6].

De même, Voltaire met en avant sa vision réductrice du caractère purement mercantile des juifs quand il «fit venir un juif, à qui Candide vendit pour cinquante mille sequins un diamant de la valeur de cent mille, et qui lui jura par Abraham qu'il n'en pouvait donner davantage»[7]. A force de commercer avec eux, Candide « fut tant friponné par les juifs qu'il ne lui resta plus rien que sa petite métairie»[8].

1- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, Chapitre XII, p.53
2- Ibid.
3- Ibid.
4- Ibid. Chapitre XXVIII, p.150
5- Ibid. Chapitre VIII, p. 34
6- Ibid. Chapitre IX, p.40
7- Ibid. Chapitre XXVII, p.147
8- Ibid. Chapitre XXX, p.155

Ainsi présentés, les chrétiens divisés en sectes, les musulmans belliqueux et cruels et les juifs spéculateurs, cupides et infréquentables n'incarnent pas une foi religieuse authentique dans *Candide*. Ils servent plutôt de support qui définit les grandes orientations de la pensée religieuse de l'auteur: *«Voltaire voudrait soumettre narrativement à sa volonté la multiplicité des croyants et des croyances pour accroitre les critiques au sujet des personnages représentant la foi officielle»*[1].

3. La critique des institutions religieuses:

Aggravant un climat d'hypocrisie et d'intolérance très affirmé, l'institution religieuse du dix-huitième siècle devient la cible de maintes critiques entreprises par les philosophes des Lumières réputés pour leur anticléricalisme. C'est dans ce contexte que Voltaire passe à l'offensive des différentes composantes de cette institution dans *Candid*e. En effet, par la peinture du monde ecclésiastique, il brosse un tableau satirique des hommes d'Église qui, détenant un pouvoir réel et autoritaire en s'appuyant sur des textes sacrés, renoncent aux règles authentiques de la foi et de l'enseignement de la morale religieuse pour assouvir des passions personnelles. De plus, la critique de l'institution religieuse *«transite chez ce philosophe par le refus des excès théologiques et métaphysiques qui se convertissent en dogmes érigés à contre nature»*[2].

3-1- Les hommes d'Église à la cible de la satire voltairienne:

Cupidité, malhonnêteté, libertinage et corruption sont les caractères particuliers des hommes d'Église tels qu'ils sont dessinés et dénoncés par Voltaire dans son œuvre ; faisant ainsi ressortir les vices du clergé, au-delà de l'apparence flatteuse de la piété. Voltaire tient ainsi à ridiculiser les hautes clases ecclésiastiques et même le Pape dont il conteste la légitimité spirituelle ; faisant de lui *«un Deus in terra christiana»*[3]. Cet antipapisme se développe narrativement dans *Candide* quand la vieille décrite aux chapitres XI et XII, qui est *«la fille du pape Urbain X et de la princesse de Palestine»*[4], fut enlevée à Rome et violée par

1- Denis Merle, Candide Voltaire, ellipses, Edition Marketing S A, 1996, p.31

2- Roger Gardes, Analyses et Réflexions sur « Candide » de Voltaire, chapitre : « L'univers religieux de Candide », Paris : Ellipses, 1982, p. 57

3- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, p. 72

4- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009,. Chapitre XI, p.45.

des corsaires barbaresques. Bien qu'elle ait été d'une hérédité sainte, la fille du Pape fut profanée par Voltaire en lui faisant subir toutes les formes des instincts féroces de l'humanité. Ce qui rend la situation encore plus grotesque, c'est le rappel en caricature de l'image de cette augustine progéniture qui est devenue une pauvre vieille *«n'ayant que la moitié d'un derrière»*[1].

De plus, le plus intéressant est la situation que la note accompagnant la présentation de la fille du pape, exprime: «Voyez l'extrême discrétion de l'auteur; il n'y eut jusqu'à présent aucun pape nommé Urbain X ; il craint de donner une bâtarde à un pape connu»[2]. Satire ardente qui met en exergue les contradictions entre les forces de l'instinct naturel et les interdits d'une institution sacrée et chaste.

De surcroît, le philosophe n'oriente pas les flèches de ses critiques au seul Pape. Il les réserve également à tous ces curés, prêtres, abbés et moines qui, au-delà de leur diversité fonctionnelle et institutionnelle, gardent quelques traits communs tels que la volupté et l'avidité à l'égard des biens matériels qui font d'eux des tartuffes, des corrompus et des vicieux invétérés. Nous en citons, à titre d'illustration, les débauchés qu'incarne le Grand Inquisiteur de Lisbonne : un haut dignitaire officiel de l'Église qui partageait alternativement la jouissance de Cunégonde avec le juif Don Issachar envoyé en temps ordinaire aux galères.

Voltaire ne s'est pas privé de mettre encore en scène des ecclésiastiques proxénètes vivant de la prostitution des filles qu'ils prétendent protéger ; tel est l'exemple du moine théatin Giroflée qui se consolait avec des prostituées comme Paquette et faisant du couvent un lieu de toutes les formes d'adultère et de corruption.

Il y a plus encore, les cordeliers et les abbés voleurs et intrigants. Au chapitre X de *Candide*, le coupable est encore une fois un religieux; le révérant père cordelier dont la conception personnelle de la mission de moine quêteur, l'a engagé à voler l'argent et les diamants de Cunégonde. Le portrait de l'abbé Périgourdin longuement développé au chapitre XXII, dévoile aussi toute l'immoralité d'un officiel de la religion qui se livrait aux intrigues, à la duperie et aux jeux d'entremetteur. Ce personnage est le prototype qui fournit à Voltaire l'opportunité de dénigrer ses semblables:

1- Ibid. Chapitre XII, p.54.

2- Ibid. Note au chapitre XI, p.45.

«[…] ces gens empressés, toujours alertes, toujours serviables, effrontés, caressants, accommodants, qui guettent les étrangers à leur passage, leur content l'histoire scandaleuse de la ville, et leur offrent des plaisirs à tout prix»[1].

De plus, la satire voltairienne des hommes d'Église se fait plus frappante lorsqu'il s'agit de souligner le contraste remarquable entre les propos pieux d'un pasteur hollandais au sujet de la charité et sa réaction contre Candide : bien qu'il ait parlé *«tout seul une heure de suite sur la charité dans une grande assemblée»*[2], accomplissant ainsi parfaitement son office, cet apôtre de la charité s'est montré aussi peu charitable avec Candide en lui refusant tout secours.

Par ailleurs, même s'ils sont contraints d'exercer la fonction ecclésiastique, certains représentants de l'ordre religieux ne sont pas exempts de critiques. Dans son oeuvre, Voltaire ridiculise des moines obligés de vivre dans un célibat qu'ils s'admettaient et qui les obligeait cependant à la fréquentation secrète des filles de joie. Le Frère Giroflée, un théatin sans vocation, a depuis longtemps perdu le sens de sa mission. Il paraissait jouir d'une bonne réputation dans la piété, mais cette apparence cachait une réalité sombre et amère qu'il exprimait en disant :

«Il est vrai que j'ai prêché quelques mauvais sermons qui m'ont valu un peut d'argent dont le prieur me vole la moitié: le reste me sert à entretenir des filles : mais quand je rentre le soir dans le monastère, je suis prêt de me casser la tête contre les murs du dortoir ; et tous mes confrères sont dans le même cas»[3].

Ainsi, tout personnage ecclésiastique est discrédité dans le récit voltairien. Il représente le côté sombre, non dévoilé de la vie cléricale des hommes qui ne vivaient pas en accord avec les vrais principes de bonne foi et de religiosité stricte et qui parlaient au nom d'une institution religieuse trompeuse et hypocrite.

1- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, Chapitre XXII, p.106
2- Ibid. Chapitre III, pp.14 - 15
3- Ibid. Chapitre XXIV, p.127

3-2- L'ironie comme expression du rejet du dogmatisme religieux:

A l'instar des philosophes de son temps, l'auteur de *Candide* rejette avec force tout discours religieux qui s'exerce à expliquer métaphysiquement les origines du monde et tente de justifier sans fondement rationnel le destin de l'homme. Ce discours, qui dépasse l'intelligence humaine et s'enfonce dans des considérations théologiques et dans des croyances superstitieuses, ne puisse être que du pur dogmatisme et engendre toutes les formes de fanatisme et d'intolérance: *«facilité de condamnation, excès de châtiment, menace d'anathème et persécutions injustes des "hérétiques"»*[1].

C'est pour toutes ces raisons que, dès le début du conte, Voltaire s'est livré à une critique sérieuse de la Bible qu'il considère comme le premier discours fondateur du dogme chrétien. En effet, on assiste au premier chapitre à une parodie du texte biblique qui ridiculise, en imitant l'histoire de la Genèse, la justification sans fondement logique du problème du Mal. D'ailleurs, pour les théologiens chrétiens inspirés de la Bible, le Mal n'est que la punition du péché originel, commis par Adam et Ève et transmis à leurs descendants.

L'analogie entre le destin d'Adam et celui de Candide; tous les deux chassés du paradis à cause d'une femme, attribue au récit une portée symbolique. Selon la vision voltairienne, cette parodie est la mise en cause de toute une éducation religieuse qui a entrainé le «*jeune métaphysicien fort ignorant des choses de ce monde»*[2] à tout accepter avec une crédulité naïve et une docilité mécanique. Or, Si Candide est puni en étant renvoyé du château de Thunder-ten-tronckh, ce n'est pas parce qu'il doit payer les frais du péché originel, mais c'est pour sa sottise et son admiration zélée et muette des théories métaphysiques de son maître et précepteur Pangloss. La moralité était de ridiculiser l'apprentissage dogmatique qui lui était inculqué et qui ne tenait pas compte de la vraie raison de son exclusion de l'Éden de monsieur le baron.

Le refus des dogmes religieux chez Voltaire passe également par un autre concept théologique ; celui d'un Dieu-Providence qui veille sur les hommes et viendra à leur secours dès que les difficultés de la vie se feront sentir : attitude que partage la plupart des personnages de *Candide* ; d'où l'abondance d'invocations et de prières adressées à Dieu ou

1- Roger Gardes, Analyses et Réflexions sur « Candide » de Voltaire, chapitre : « L'univers religieux de Candide », Paris : Ellipses, 1982, p.86.

2- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, Chapitre II, p.12.

à ses saints. La vieille qui recueille Candide fait appel à *« Notre-Dame d'Atocha, monseigneur Saint Antoine de Padoue et monseigneur saint Jacques de Compostelle […] !»*[1] pour sauver le destin du héros. Et, au moment d'embarquer pour l'Amérique, Cunégonde répond à Candide qui espère que le Nouveau Monde sera meilleur, que celui-ci *«Dieu le veuille»*[2].

Mais, Voltaire ; homme d'action qui n'aime pas s'en remettre à quiconque et maître de son propre sort, ne saurait accepter de telles attitudes. Il n'hésite pas à passer au registre comique, en contredisant les convictions de ses personnages par les faits : au massacre entre abares et bulgares répond le tremblement de terre de Lisbonne. Nulle part la vertu n'est récompensée ; le charitable anabaptiste Jacques ne se noie que pour avoir voulu sauver le méchant matelot ; alors que celui-ci est seul à échapper au naufrage avec Pangloss et Candide. Il faut bien que ce matelot soit sauvé pour montrer l'indifférence de la justice providentielle aux considérations morales de bonté et de charité incarnées par l'anabaptiste Jacques. Tel est également le sens de l'épisode où Candide et Martin discutent de la perte du navire hollandais dont les innocents voyageurs périssent pour le châtiment d'un coquin.

Tous ces événements montrent que le philosophe n'admet pas le rapport arbitraire entre pouvoir spirituel et pouvoir temporel qui s'établit en dogmes rigoureux. Il démystifie les merveilles de la Providence en multipliant les horreurs et les catastrophes subies même par les plus vertueux si bien que le Mal devient universel et omnipotent sans force authentique égale qui puisse y faire face.

La rigueur du dogme chrétien est critiquée encore avec plus de détails au chapitre VI de *Candide* où le narrateur dévoile les atrocités d'un christianisme converti en obscurantisme : sottise du jugement, discordance des idées métaphysiques et du réel, absurdité des rites et intolérance ; tels sont les attributs désignant l'Inquisition[3] qui menace toute personne n'obéissant pas strictement aux dogmes de l'Église. Or, il en faut pour ne pas risquer le bûcher:

1- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, Chapitre VII, p.29.

2- Ibid. Chapitre X, p.43.

3- L'Inquisition ; d'après Le Grand Robert : (1265). Hist. et cour. | Tribunal de l'Inquisition: juridiction ecclésiastique d'exception instituée par le pape Grégoire IX pour la répression, dans toute la chrétienté, des crimes d'hérésie et d'apostasie, des faits de sorcellerie et de magie.

épouser sa commère, ne pas manger du lard, parler ou seulement écouter *«avec un air d'approbation»*[1].

Mais, pour mieux ridiculiser ces règles strictes que l'inquisiteur s'évertue soucieusement à faire respecter, Voltaire insiste sur l'aspect superstitieux que revête l'Inquisition à travers le spectacle de l'autodafé[2] décrit avec une ironie des plus acerbes dans ce chapitre. Le conteur feint de trouver logique la décision d'organiser un autodafé et attribue cette entreprise par antiphrase aux *« sages »* de Lisbonne et à l'université de Coimbre qui ont découvert une causalité entre cette cérémonie carnavalesque et le tremblement de terre de Lisbonne. Mais, en réalité, Voltaire considère ces sages comme des fous dangereux et les théologiens de Coimbre comme des stupides extravagants.

Dans ce chapitre, l'ironie voltairienne est renforcée par l'énonciation en chiasme du récit des tremblements de terre au début et à la fin de la scène décrivant l'autodafé. Elle est d'autant plus mordante par l'alliance de mots *« bel »* et *« autodafé »* et par la définition de cette *« grande cérémonie » comme « le spectacle de quelques personnes brûlées à petit feu »*[3]; ce qui oppose les apparences d'une fête solennelle à la cruauté des jugements.

L'euphémisme traduit par l'image du cachot qui se transforme en *«appartements d'une extrême fraîcheur, dans lesquels on n'était jamais incommodé du soleil»*[4] intervient également pour affirmer le burlesque surgi à travers l'emploi des termes bas pour des sujets sérieux et graves : Candide est *«fessé en cadence pendant qu'on chantait»*[5]. Ainsi encore une fois, la réalité devient plus ridicule. Mais, le comique suscité par ce spectacle grotesque se convertit en humour noir en racontant le sort réservé aux autres condamnés : trois hommes sont brûlés et le quatrième pendu.

Somme toute, tous ces procédés ironiques soulignent le contraste entre le caractère illogique des prétextes d'accusations et la cruauté du châtiment traduit à travers le spectacle de l'autodafé et la réalité de l'exécution atroce des fidèles du christianisme. Par le biais de

1- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, Chapitre VI, p.27.
2- L'autodafé, d'après Le Grand Robert : Cérémonie au cours de laquelle les hérétiques condamnés au supplice du feu par l'Inquisition étaient solennellement conviés à faire acte de foi pour mériter leur rachat dans l'autre monde.
3- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, Chapitre VI, p.27
4- Ibid. pp.27-28.
5- Ibid. p.28.

l'ironie, Voltaire rejette avec force les excès et les obligations d'une institution religieuse dont certains de ses membres, en vertu du pouvoir religieux qui leur est conféré, ne pensent, à la moindre occasion, qu'à condamner, torturer et commettre les plus atroces des crimes au nom de la foi.

Ainsi décrite, l'institution religieuse joue un rôle néfaste non seulement en rapport avec les hommes eux-mêmes, mais également en rapport avec Dieu puisqu'elle ne peut engendrer que l'aberration des idées superstitieuses, le dogmatisme et l'assouvissement des instincts cruels de l'humanité.

4. L'idéal religieux voltairien : un idéal des Lumières:

Il convient de se demander si Voltaire s'intéresse, dans *Candide*, à cette seule vision négative et pessimiste de l'univers religieux qu'il présente ou s'il laisse apparaître d'autres aspects plus lumineux. En effet, si Voltaire nous apprend que les aspects négatifs d'une telle atmosphère religieuse l'emportent très nettement, il nous conduit néanmoins à remarquer la présence de quelques éléments qui plaident en faveur d'une foi plus vraie, plus humaine et d'un idéal religieux que Voltaire a souvent défendu.

A cet égard, l'exemple de l'anabaptiste Jacques montre que l'institution religieuse n'a pas toujours perverti le cœur et l'esprit des croyants. Ce personnage met constamment en pratique un idéal chrétien fait de bonté et de charité loin des débats théologiques superflus et des dogmes déshumanisants. Rappelons que la mort de Jacques n'est pas un événement arbitraire**,** mais fort significatif dans la mesure où *« elle porte la justification d'un comportement humain inadapté au monde »*[1] décrit dans le conte. Dès lors, quels remèdes Voltaire trouve-t-il efficaces aux maux qui règnent dans un monde où il n'existe pas de place pour les bons croyants ? Quelles solutions propose-t-il pour mettre en pratique une religion au service de l'homme et de son bonheur?

4-1- Le déisme de Voltaire:

Qu'est-ce que le déisme?

Déisme : croyance de ceux qui admettent l'existence d'un dieu unique, suprême, immanent, créateur ou ordonnateur de l'univers, mais qui, contrairement au théisme, n'interagit pas avec

1- Michel Charpentier et Jeanne Charpentier, Candide Voltaire, Editions Fernand Nathan, 1989, p. 21.

le monde et n'intervient pas dans la destinée des hommes. C'est une philosophie sans dogme ni religion révélée. Le déiste ressent Dieu de manière intuitive et ne cherche pas à se le représenter. Pour lui, la religion est souvent ramenée à la morale qui est le cas chez Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Victor Hugo et même Robespierre avec le culte de l'Etre Suprême.[1]

Cette définition du déisme trouve son écho dans l'épisode de l'Eldorado de *Candide*. C'est surtout par l'expression d'une *«religion de tout le monde»*[2], prononcée par le *«bon vieillard»*[3], qu'on comprend l'idée d'éliminer la pluralité des croyances au profit d'une foi qui consiste à adorer un seul dieu *« du soir jusqu'au matin»*[4]. En ce sens, Voltaire adopte une conception religieuse dont *« le plus savant homme du royaume »*[5] nous dévoile deux caractéristiques fondamentales: le refus de la hiérarchie ecclésiastique et le rejet des rites ; tels sont les fondements du déisme.

D'abord, le sage vieillard d'Eldorado prêche une nouvelle foi basée sur un nouveau rapport de l'homme avec Dieu : il refuse la hiérarchie ecclésiastique et les prêtres qui viennent s'interposer entre le créateur, qui se disent ses interprètes et ses représentants, et ses créatures. Voltaire devient encore plus hostile à l'égard des *«moines qui enseignent, qui disputent, qui cabalent et qui font brûler les gens qui ne sont pas de leur avis»*[6]; ils les rejettent catégoriquement en assimilant leurs comportements et leurs attitudes à ceux des *«fous»*. En effet, la gradation soulignant les rôles du clergé ici est une manière de dénoncer le statut plus dangereux qu'utile des moines contestataires, des prêtres fanatiques et des inquisiteurs intolérants.

Ensuite, le vieillard soutient que la reconnaissance et l'adoration d'une divinité suprême ne signifie pas lui faire d'interminables invocations ni de prières sans fin, mais seulement de la *«remercier sans cesse»*[7]. Ainsi, si Voltaire oppose la pratique rituelle de la prière à l'obligation morale du remerciement, c'est pour montrer que les rites multiples sont généralement des pratiques insensées ne traduisant pas obligatoirement une foi authentique qui rapproche

1- https://prezi.com/bjskzc99vlk5/deisme/.
2- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, Chapitre XVIII, p.83.
3- Ibid.
4- Ibid.
5- Ibid.p.81.
6- Ibid.p.83.
7- Ibid.

l'homme de Dieu. Au contraire, la différence des rites est susceptible de détourner l'individu des problèmes concrets de la vie, pire encore**,** elle n'engendre que la division, la haine et l'intolérance entre les hommes.

A travers le personnage du vieillard d'Eldorado, l'auteur de *Candide* dévoile le vrai sens d'une nouvelle religion plus simple et plus rassurante ; celle de tous les êtres, de tous les lieux et de tous les temps. Voltaire se fait donc porte-parole d'un déisme dont le principe fondamental est le rapport direct avec Dieu permettant aux croyants d'éviter les vains débats métaphysiques et théologiques où la fidélité aux rites dogmatiques et aux hommes de religion prend le pas sur la nécessité de la morale et des valeurs humaines nobles. C'est cette conception de la religion qu'il reprend avec diverses formes, dans plusieurs de ses œuvres et particulièrement dans son *Dictionnaire philosophique* où il s'interroge:

«[…] la moins mauvaise» religion: «Ne serait-ce pas la plus simple? Ne serait-ce pas celle qui enseignerait beaucoup de morale et très peu de dogmes? […] Ne serait-ce point celle qui ne soutiendrait pas sa créance par des bourreaux, et qui n'inonderait pas la terre de sang pour des sophismes inintelligibles? […] Celle qui n'enseignerait que l'adoration d'un Dieu, la justice, la tolérance et l'humanité?»[1].

Donc, si Voltaire implique un nouveau rapport avec Dieu, c'est pour affirmer la séparation entre le spirituel et le temporel, c'est pour appeler l'homme à se doter d'une spiritualité tolérante et rassurante qui valorise son action partagée avec ses semblables dans le monde, c'est pour lui montrer que son épanouissement et son bonheur sur terre n'est plus dans un au-delà inaccessible mais dans un ici-bas où il peut s'affirmer dans toute la force concrète de l'action humaine.

Or, ainsi envisagé, ce déisme n'est-il pas l'expression d'une nouvelle loi qui néglige toute volonté divine dans la prise en charge du destin humain?

1- Voltaire, Dictionnaire philosophique; article «Religion», p.1816.
www.lechasseurabstrait.com/revue/IMG/pdf/Voltaire_-_Dictionnaire_philosophique.pdf.

4-2- Du droit divin au devoir humain:

A l'opposé du discours dogmatique et obscurantiste des religions « révélées », le déisme voltairien, éclairé et tolérant**,** définit une nouvelle croyance radicalement tournée vers une certaine logique pratique. En ce sens, la formule célèbre de Voltaire *«Moi, j'écris pour agir»*[1] affirme qu'il est un homme de liberté et d'action. Sa philosophie est attachée à la réalité de l'existence humaine et refuse de se cantonner dans les abstractions théologiques et métaphysiques illusoires. Elle est ancrée dans le réel et s'oriente vers des réformes concrètes de l'esprit humain. Rappelons que la situation finale de *Candide* consiste à *«cultiver notre jardin»*[2] ici et maintenant; ce qui peut nous autoriser à interpréter le travail et l'action comme la véritable religion de voltaire.

Dans le dernier chapitre du conte, si Chrétiens et musulmans cohabitent à Constantinople, ce n'est pas un hasard ou une affaire de la volonté divine. Quand on abandonne les dogmes au profit des vertus pratiques, la tolérance s'installe. La seule loi proposée par Voltaire est une loi laïque: *«il faut cultiver notre jardin»*[3]. Cette injonction fait du travail un moyen de libération et de sagesse. C'est ainsi que la sagesse du personnage de Candide lui a permis finalement d'assimiler la leçon de solidarité donnée par le vieillard turc qui travaille en communauté avec ses enfants pour éviter *«l'ennui, le vice et le besoin»*[4]. Elle lui a aussi permis de comprendre que s'abandonner à la Providence est une forme de paresse et qu'il faut œuvrer pour améliorer la condition de vie des hommes.

Voltaire fait du travail une force capable de transformer les individus. En effet, Cunégonde est *«laide»,* mais *«elle devint [une excellente] pâtissière»*[5], le frère Giroflée, quant à lui, *«fut un très bon menuisier»*[6]. Ces métamorphoses suggèrent que le travail peut apporter aussi un perfectionnement moral. Sa pratique civilise l'individu et lui permet de devenir *«honnête*

1- Lettre de voltaire au pasteur Jacob Vernes :(25 avril 1767). Source : José-Michel Moureaux et Nicholas Cronk, Voltaire éditeur [archive], Paris : Presses Paris Sorbonne, 2005. (ISBN 9782840503613).

2- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009, chapitre XXX, p.160.

3- Ibid.

4- Ibid. p.159.

5- Ibid. p.160.

6- Ibid.

homme»[1]. Le travail n'est plus un châtiment imposé par Dieu comme le croit Pangloss ; fidèle interprète de la Genèse, mais une rédemption laïque et libératrice.

Ainsi, dans l'optique de la philosophe des Lumières, Voltaire réfute l'idée selon laquelle la raison humaine se prend fatalement pour la raison de Dieu *« en échafaudant des systèmes de croyances qui paralysent la liberté d'action »*[2]. Toutefois, ce philosophe ne se contente pas de réfuter et dénoncer, il propose des solutions. Aux problèmes de l'intolérance née de l'existence de croyances différentes et génératrices de conflits, il apporte la solution de la religion «naturelle»; celle de l'Eldorado : une religion tolérante et éclairée, sans hiérarchie, sans dogmes ni rituels. Une religion que prônait aussi Jean Jacques Rousseau, et qui oppose aux vains débats théologiques, la sagesse du derviche et la philosophie du jardin. L'homme doit rester à sa place et retrouver son bonheur dans l'action créatrice au sein de la nature bienfaisante.

Voltaire met au point une morale simple qui favorise le bonheur individuel et le progrès collectif, et propose un idéal de vie permettant de ne pas sombrer dans le fatalisme des dogmes et des superstitions que la religion aurait tendance à nous faire adapter. De ce fait, la cohabitation des communautés religieuses dans l'intérêt mutuel prend l'aspect d'un pacte social, également au sens de Rousseau, qui rassemble les individus autour des valeurs morales de la liberté des consciences et des cultes ; tributaire essentiellement de la distinction entre les devoirs humains de l'ici-bas et le pouvoir spirituel de l'au-delà.

À cet égard, la pensée religieuse de voltaire incarne la notion de la laïcité qui ne signifie pas l'ignorance totale du fait religieux, mais qui opte pour une forme de liberté de croyance obéissant aux règles communes régissant les relations entre les citoyens. C'est dans la même perspective que Jean Jacques Rousseau reconnait la vocation des hommes à cultiver un fait religieux qui favorise le maintien d'un certain ordre et d'une certaine harmonie sociale en s'exprimant explicitement dans le Livre III de son *Contrat Social: «Sitôt que les hommes vivent en société, il leur faut une religion qui les y maintienne. Jamais peuple n'a subsisté ni ne*

1- Voltaire, Candide, La Petite Bibliothèque Classique, Cérès éditions, Janvier 2009.

2- Roger Gardes, Analyses et Réflexions sur « Candide » de Voltaire, chapitre: «L'univers religieux de Candide», Paris : Ellipses, 1982, p.100.

subsistera sans religion, et, si on ne lui en donnait point, de lui-même il s'en ferait une ou serait bientôt détruit»[1].

Même pour Montesquieu, bien que la religion ne soit pas une idée pertinente, elle est bel et bien nécessaire et utile de point de vue sociopolitique ; elle représente un principe de guide moral tant pour le peuple que pour le gouverneur car elle pourrait être un facteur de délimitation de son pouvoir absolu. À ce propos, l'auteur *De l'Esprit des Lois* cite: *«dans un pays où l'on a le malheur d'avoir une religion que Dieu n'a pas donnée, il est toujours nécessaire qu'elle s'accorde avec la morale ; parce que la religion, même fausse, est le meilleur garant que les hommes puissent avoir de la probité des hommes»*[2].

5. Conclusion :

Dans *Candide*, La permanence du thème de la religion a permis de définir les grandes orientations de la pensée religieuse de son auteur. D'ailleurs, comme beaucoup d'écrivains et philosophes de son temps, Voltaire n'a pas parlé de la religion et des religieux avec plus d'estime. Tout au long des trente chapitres, Voltaire a su mettre en œuvre toutes les ressources de la satire et de l'ironie pour ridiculiser la diversité des religions dites «révélées», même si ce n'était pas toujours du même degré. Le christianisme s'y présente partout sous la forme de multiples sectes dogmatiques et rivales. Les institutions religieuses chrétiennes étaient la cible des critiques voltairiennes : les vices et le ridicule du clergé ainsi que les tares de l'Église étaient dénoncés avec ferveur. L'islam et le judaïsme n'y sont pas moins critiqués parce que les musulmans et les juifs, comme les chrétiens, incarnent *« l'infâme »* sous toutes ses formes.

Mais, si l'analyse de l'univers fictif de *Candide* nous informe que les aspects négatifs de la religion l'emportent d'une manière très claire, l'auteur de ce conte a réussi pourtant à les faire oublier par la présence d'une foi plus vraie qui rompt complètement avec le fanatisme des dogmes et la vanité des rituels. En fait, en philosophe déiste, Voltaire prône un idéal religieux qui permet de s'adresser directement à Dieu sans médiation et sans interposition humaine.

1- Jean Jacques Rousseau, Du Contrat Social. Manuscrit de Genève. OC. T. III. p. 336.

2- Charles de Secondat de Montesquieu, De l'esprit des lois, Œuvres Complètes, Édition Édouard Laboulaye, Garnier Frères, 1875, Cinquième parie, Livre XXIV, chapitre 8, p.953. Source : https://philo-labo.fr/fichiers/Montesquieu%20-%2004%20L%27esprit%20des%20lois.pdf

Ce principe retrouve profondément son écho dans la perspective laïque des Lumières qui privilégient la tolérance, la justice et la liberté de pensée, et revendiquent notamment un régime politique de séparation de l'Église et de l'État.

De telles valeurs imprégneront désormais les esprits des révolutionnaires de 1789 soulevés contre l'Ancien Régime bâti autour de la coalition de la monarchie absolue incarnée par la noblesse et le droit divin que représente l'Église catholique. D'ailleurs, on attribue le rôle décisif de voltaire et des autres philosophes des Lumières dans l'adoption des principes de la liberté de conscience et de culte par La Révolution Française, et qui se sont érigés, par la suite, en une Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen dont l'article X précise: *«Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leurs manifestations ne troubles pas l'ordre public établi par la loi»*[1].

On reconnait aussi aux philosophes des Lumières leurs empruntes, un siècle après, dans l'adoption de la loi française du 9 décembre 1905 qui exige la séparation des pouvoirs politiques et religieux, et dont l'article 1er confirme: *«La République assure la liberté de conscience. Elle garantit le libre exercice des cultes sous les seules restrictions édictées ci-après dans l'intérêt de l'ordre public»*[2].

1- Texte de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen du 26 aout 1789, article 10. https://www.legifrance.gouv.fr

2- Texte de la loi française du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Églises et de l'État, article 1er. https://www.legifrance.gouv.fr

Bibliographie:

Œuvre étudiée:

1- Voltaire, *Candide*, La petite bibliothèque classique, Cérès éditions, Janvier 2009.

Œuvres de référence :

1- Denis Merle, *Candide Voltaire,* ellipses, Edition Marketing S A, 1996.

2- Michel Charpentier et Jeanne Charpentier, *Candide Voltaire,* Editions Fernand Nathan, 1989

3- Roger Gardes, *Analyses et Réflexions sur « Candide » de Voltaire*, chapitre: «L'univers religieux de *Candide»*, Paris : Ellipses, 1982.

Références électroniques:

1- Dictionnaire Le Grand Robert, Un site édité par les Éditions Le Robert Programmation: https://grandrobert.lerobert.com/

2- Voltaire, Dictionnaire Philosophique, Collection Ideales, Le chasseur abstrait, 2055 https://tinyurl.com/274qbqzg

3- Texte de la loi française du 9 décembre 1905 concernant la séparation des Églises et de l'État, article 1er. https://www.legifrance.gouv.fr

4- Texte de la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen du 26 aout 1789, article 10. https://www.legifrance.gouv.fr

5- https://prezi.com/bjskzc99vlk5/deisme/